influence led both to the "Church-rents and schismes" so lamented by Herbert, and later, paradoxically, to the execution of the Archbishop of Canterbury and the King himself.

As the manner of Herbert's poetry makes clear, and the enormous breadth of his subsequent reputation confirms, it is inappropriate to associate him too closely or consistently with any particular doctrinal alliance. The strength of Doerksen's book, however, lies in its combination of historical detail with theological open-mindedness in the reinterpretation of the Jacobean church and its texts. The inclusiveness and moderation of the Church of England as depicted here are echoed in the tone of the book, which is courteous and painstaking even when differing from, or correcting, previous commentators. The following sentence exemplifies the writer's concern for both historical and contemporary fairness: if puritanism "does not simply represent boorishness, nitpicking, or hypocrisy . . . readers and scholars should be willing to lay aside their biases (favorable as well as unfavorable), and consider the facts without being anxious about George Herbert's reputation" (p. 62). Although the reputations of a number of critics suffer a little as a result of Doerksen's material (most notably the late Amy Charles, whose pro-Laudian emphases in her biography of Herbert are seriously questioned), the overall impression of this study is one of tolerance. This is perfectly in tune with the book's fine conclusion: "George Herbert's 'Church,' like the pre-Laudian Church of England that he shared with Donne as well as Shakespeare and the early Milton, gained strength and comprehensiveness, not narrowness, through seeking to conform, not to the letter, but to the Word" (p. 139).

HELEN WILCOX, *Rijksuniversiteit Groningen*

Gerhild Scholz Williams. *Defining Dominion. The Discourses of Magic and Witchcraft in Early Modern France and Germany*. Ann Arbor: University of Michigan Press, 1995. Pp. viii, 234.

La réflexion sur la magie et la sorcellerie a fortement imprégné le débat intellectuel de la Renaissance. De Marsile Ficin à Pierre de Lancre, théologiens, médecins, politistes et juristes ont cherché à analyser et à comprendre la réalité au moyen des concepts nés de cette réflexion. C'est donc à une relecture de certains de ces grands textes fondateurs, comme le *Malleus maleficarum* de Krämer, le *De sagis* de Paracelse, le *De Praestigiis daemonum* de Weyer, la *Démonomanie des sorciers* de Bodin et le *Tableau de l'inconstance* de Pierre de Lancre, que nous invite l'auteur. Ce livre part d'une constatation toute simple qui lui servira de trame: entre la fin du quatorzième siècle, moment où Jean d'Arras écrit sa *Mélusine*, et le seizième siècle, la fée protectrice et fécondante de la maison de Lusignan s'est transformée

en sorcière. L'auteur y voit le signe d'une mutation profonde à l'égard du merveilleux et de la position sociale de la femme. La croyance en la sorcellerie et les concepts qu'elle mobilise constituent l'outillage mental à partir duquel les hommes du seizième siècle ont cherché à appréhender les nouveautés du siècle. De tous les thèmes développés dans ce livre, celui qui consiste à relier démonologie, découverte des nouveaux mondes et apparition de la dissidence religieuse me paraît le plus novateur. Il trouve son point d'aboutissement au dernier chapitre du livre, dans l'analyse fort bien menée de l'ouvrage de Pierre de Lancre, le *Tableau de l'inconstance*. Rappelons que, magistrat au Parlement de Bordeaux, Pierre de Lancre fut envoyé comme juge extraordinaire pour combattre la sorcellerie en pays de Labourd, une province frontalière de l'Espagne. Il y déclencha dans les premières années du dix-septième siècle l'une des plus sanglantes chasses aux sorcières qu'ait connue le royaume de France à l'époque moderne. Or, Pierre de Lancre n'était pas le premier venu: c'était un magistrat de grande valeur, un fin lettré, héritiers des humanistes et de Jean Bodin, et un bon connaisseur des chroniqueurs de la Conquête. Au-delà de ses présupposés démonologiques, partagés par la plupart des intellectuels de son temps, il possède une forte sensibilité anthropologique qui lui permet de comparer ces populations du Labourd, enclavées et ne parlant pas le français, aux peuples exotiques que les Européens venaient de découvrir et qu'ils cherchaient à évangéliser. Il est le premier à parler de la sorcellerie en termes de chamanisme.

Il est dommage que G. Scholz Williams n'ait pas persévéré dans cette direction qui, bien que réaffirmée à plusieurs reprises, reste secondaire par rapport à l'économie générale de l'ouvrage. En fait, l'auteur préfère se situer dans la problématique de l'histoire des femmes et de la *gender history*, ce qui me semble moins original. Démontrer que la démonologie du seizième siècle aboutit à dégrader l'image de la femme et que les femmes furent les principales victimes des chasses aux sorcières n'a rien de bouleversant. Nous sommes là dans le domaine des lieux communs qu'il conviendrait peut-être de réexaminer. La démonologie a-t-elle dégradé la femme ou n'est-elle qu'une nouvelle mouture d'une misogynie bien plus ancienne? Il existe un énorme fossé entre cette littérature qui fait de la femme un suppôt de Satan et la réalité du terrain. Il faut rappeler que les chasses aux sorcières ne furent pas généralisées au seizième siècle. Des régions entières y échappèrent comme la plus grande partie de l'Europe du Sud où les Inquisitions ne croient plus au sabbat depuis longtemps. D'ailleurs, le collègue inquisiteur de Pierre de Lancre, Salazar y Frias, ne s'évertue-t-il pas à éteindre au pays basque espagnol l'épidémie de sorcellerie que le premier avait allumée de l'autre côté des Pyrénées? Si les femmes sont les principales victimes des chasses aux sorcières rampantes — c'est le cas généralement du royaume de France —, là où la répression devient folle (en Allemagne, en Suisse, ou au Labourd), les hommes et les enfants sont majoritaires parmi les condamnés. Il est vrai que la démonologie traduit un sentiment de trouble chez les intellectuels de la Renais-

sance face aux mutations en cours, mais le lien direct entre les deux est difficile à établir. Pour décrire les religions des peuples découverts, les missionnaires n'utilisent pas les concepts de la démonologie mais ils inventent le terme d'idolâtrie, repris ensuite par les protestants pour disqualifier le catholicisme. Quant aux rapports entre la démonologie et la dissidence religieuse, ils sont certainement plus évidents. Les foyers de sorcellerie sont des phénomènes de frontière religieuse avec, probablement, une plus grande fréquence du côté catholique que du côté protestant. Mais Jean Bodin n'avait rien d'un inquisiteur fanatique. Il fut "évangélique" et, sans doute, crypto-judaïsant.

Les réserves que je me permets d'exprimer ici — et qui sont elles-mêmes sujettes à discussion — ne remettent pas en cause la qualité de ce livre, mais la portée de certaines de ses conclusions. Si l'histoire des femmes reste encore dans l'ombre, lire l'histoire sous l'angle d'une guerre des sexes ne risque pas de l'éclairer. Les femmes ne furent pas marginalisées, pas plus que les peuples non-européens et les dissidents religieux. Si c'était le cas, cela ferait beaucoup de marginaux au bout du compte.

JEAN-MICHEL SALLMANN, *Université de Paris X-Nanterre*

Maria Rika Maniates, ed. *Music Discourse from Classical to Early Modern Times. Editing and Translating Texts. Papers Given at the Twenty-Sixth Annual Conference on Editorial Problems, University of Toronto, 19–20 October 1990*. Toronto, Buffalo and London: University of Toronto Press, 1997. Pp. x, 148.

Renaissance writings about music are often both invaluable and inscrutable. This collection of five essays demonstrates how specific editorial policies adopted by modern editors invariably have far-reaching consequences for our understanding of these texts. *Music Discourse* should therefore be of interest to everyone working in the field of medieval and Renaissance music, whether as a historian, an editor, a performer, or an analyst.

The conference's keynote speaker, Claude Palisca, focuses on "Fidelities and Infidelities in Translating Early Music Theory." Illustrating the changes musical terminology undergoes over the centuries (even when modern cognates are available), he examines the seemingly unambiguous term *harmonia*, which has in fact been used by Renaissance writers to mean everything from merely the agreement of voice parts with each other, to voices moving together in consonance, or even simply "melody" (though Zarlino used *melodia* for "song" rather than "melody").

Translators of Renaissance music treatises struggle with the opposing ideals of either remaining faithful to the original text or significantly altering aspects of that text in order to meet linguistic expectations of modern readers (e.g. today's